La scelta di pubblicare nella nostra collana Purloined Letter un poeta come Gëzim Hajdari si ricollega ad una tradizione della lingua mediterranea che 'milita' a favore di una certa musicalità 'sacra' del verso. E per di più, nel caso di Hajdari, la sacralità musicale del verso incarna egualmente un'altra militanza, che possiamo serenamente definire "maledetta": quella a favore della verità. O, meglio, come sempre avviene, della ricerca della verità.

Ed è, questa, una militanza radicale.

Non soltanto per le posizioni politiche dell' autore nell'Albania degli anni '90 (su cui interviene in maniera puntuale la nota finale di Nils Andersson, profondo conoscitore della mutevole realtà sociale e politica albanese), quanto soprattutto per la ritualità – che proprio nel verso s'incarna – di una certa ambizione dell'Immaginario di potere 'ripulire' la vita delle sue troppe impurità innaturali, 'riparare' il reale delle sue incomprensibili asimmetrie, arrivando quindi come per caso o per necessità ad assumersi la responsabilità del mondo e a dichiarare l'incoerenza costitutiva di ogni e qualsiasi lotta che voglia appropriarsi la verità

del senso morale e la vocazione solidaristica delle pulsioni umane più intime.

Il gesto poetico – com'è quasi ovvio che sia – non potrebbe conciliarsi con la sporcizia del mondo, né gli accadrebbe di tollerare il gesto opposto del potere. Ma questo, appunto, è quasi naturale per la poesia (come lo è per l'arte in generale, per la scienza, per la cultura, per la politica intesa come arte del sociale e come esercizio della libertà).

Meno naturale è il gesto poetico come rito di liberazione che, attraverso il corpo (e dunque anche attraverso la voce, che è corpo) del poeta, tocchi la società e la comunità umana nel suo complesso, e ogni altro individuo nella sua irriducibile lotta di verità, fino a farsi materia nella materia del mondo (che non è 'solo' verità ma anche e forse soprattutto contraddizione, impurità, imperfezione e mancanza).

Un esorcismo al contrario, che noi occidentali conosciamo benissimo, nella musica, nella poesia, nelle arti figurative e performative, nel cinema, e soprattutto in quell'Immaginario meticcio e ibrido che dall'età moderna ci costituisce. Un esorcismo fallito, come il Vodoo Chile di Hendrix, il "brodo di streghe" di Miles Davis, la vita nel bosco delle streghe di Brian Eno e David Byrne. Solo che il bush of ghosts si è spostato da tempo in citta, e le streghe sono

ormai le vicine di casa nei casermoni industriali che ti denunciano alla polizia per sentirsi parte di un corpo (sociale) più grande di loro, e il bambino offerto in sacrificio alla pulsione collettiva di morte e distruzione è l'uomo nuovo della Rivoluzione (prima vittima, lei stessa, del potere). La voce del poeta si sporca allora di mondo, materia del questa diventa "maledetta", perché "dice il male" della vita, e lo scrive, più di quanto lo riceva e subisca. Le sue parole sono pietre: durezza e ruvidezza, più che offensività e resistenza. La sua "anima" (intesa come sublimazione archetipica, ricorrente e immaginaria della psiche naturale, animale e biologica) non è pura (perché, appunto, l'esorcismo è fallito, e non è ripetibile), ma non è più neanche nera (perché il rito c'è comunque stato, e un Altro è intervenuto ad affiancarsi all'Io, o ad occuparne il posto). È semplicemente blue, anzi blues (al plurale, perché il poeta sa di non essere il solo).

Puttana come Billie Holiday, o santo nero come Charles Mingus... usignolo drogato come Charlie Parker e Gregory Corso e Johnny Cash, o checca come Walt Whitman e John Giorno, o priapo cieco e veggente come Lennie Tristano... l'uomo o la donna del blues sono un'unione di frammenti, una sola moltitudine – sì, anche Pessoa era un bluesman, e il fado era musica negra –, uno "scherzo della coda", un nero albino come Red Rooney in Bird (di Eastwood), una "verità astratta".

Maledetto, dunque, in senso diverso da quello in cui lo intende Zotos nella sua ricca introduzione, Hajdari riconosce fin dai titoli e dai primi versi il suo debito ("canto il mio corpo presente", "ripeto parole di pietra", "non saremo mai liberi come le colline"), che è anche la chiave del suo esilio. Qui coglie bene Andersson in postfazione: Hajdari non appartiene alla sua terra, appartiene all'esilio. "Non voglio lasciare nulla", scrive peraltro molto chiaramente Hajdari in una delle sue poesie più note. Meglio "scavare nel proprio corpo per proteggersi". Nell'attesa (che non è solo ostinata speranza) di quanti, ora "sfiorati dal sangue" o "ricoperti di neve", "torneranno comunque a separare i vivi e i morti... con fatica".

(ajm, fr)

De l'exil et du bilinguisme selon Gëzim Hajdari

Alexandre Zotos

La race des poètes maudits appartient à des temps révolus, imagine-t-on, et cependant l'Albanie actuelle aurait-elle le privilège d'en compter un tout dernier en la personne de Gëzim Hajdari ? S'il ne fut pas le seul à connaître ce sort, sous le règne de Hodja, maudit il demeure, en effet, plus de vingt ans après la chute de la dictature.

Mal vu du Pouvoir communiste en raison de ses origines (il est né en 1957, à Lushnja, d'une famille de petits propriétaires spoliés par mesure d'État), et jugé trop irrespectueux du dogme réaliste et socialiste, on n'accorda l'imprimatur, pour son recueil *Antologjia e shiut (Anthologie de la pluie*), qu'en 1990¹, quand la

¹ « Ce recueil [...] met en scène un héros solitaire qui fuit ses camarades Pionniers. L'on

statue du dictateur, cinq ans après mort, vacillait déjà sur son socle, au cœur de Tirana. Certes, la disgrâce qui, aujourd'hui encore, frappe Gëzim Hajdari a sa cause première dans les actes du citoyen plutôt que les œuvres du poète, mais comment dissocier les deux, surtout quand on sait les mœurs politiques et littéraires qui prévalent dans cette turbulente Albanie. Après avoir pris part à la création du Parti Républicain, en 1991, et milité dans ses rangs en tant que journaliste, le poète s'est porté candidat à la députation. Mais sa façon de ruer dans les brancards lui valut des menaces de mort assez crédibles, dans le contexte de l'époque, pour le décider à quitter le pays, en avril 1992.

n'y trouve aucune trace des changements apportés par le socialisme dans la vie de nos campagnes, sous la conduite du Parti » : tel est le motif du refus qu'on avait opposé, en 1976, à son tout premier recueil, *Barihidhët* (Herbe-amère), bien que présenté sous le titre plus correct de « Chronique forestière ». On n'osa récuser celui, aussi peu orthodoxe, de ce second recueil, mais encore fallut-il consentir à des coupures.

Un poète à l'index

Poète maudit il demeure, dis-je, car cet exil forcé se double et s'aggrave d'un ostracisme de fait à l'endroit de ses écrits. Bien que hautement prisé en Italie, où il a obtenu le prix Eugenio Montale (dès longtemps féru de la langue de Dante et diplômé de La Sapienza, il donne désormais ses livres en version bilingue²), et bien que déjà traduit dans des langues de grande diffusion, l'establishment culturel de son propre pays continue de l'ignorer. Seule la grande presse lui a témoigné quelque

² Dès avant la présente traduction, les « italianistes » français se sont intéressés à son œuvre : à signaler, en autres, les travaux de Laura Toppan, professeur à l'Université de Nancy II Lorraine, et le récent colloque tenu à l'Université Paul-Valéry (Montpellier III), sur le thème « Migration, bilinguisme, plurilinguisme et poétiques de la frontière dans l'Italie contemporaine (1980-2015) ».

intérêt à l'idée, peut-être, que son francparler grossirait les ventes. « On m'invite à des rencontres en divers coins du monde, mais jamais en Albanie, me confiait-il. Mon rapport à ma patrie est un rapport d'amour et de haine. Et cela parce que je refuse tout compromis politique avec les bourreaux d'hier, dénonce haut et fort non seulement les crimes de Hodja et de ses sbires, avec les noms et prénoms de chacun, mais aussi les abus, les prévarications et les pillages dont se rendent coupables les dirigeants postcommunistes, tant de droite que de gauche, sous leur masque de néo-démocrates. [...] C'est pourtant bien le rôle des artistes de se démarquer du Pouvoir, quel qu'il soit, de demander des comptes. Mais Albanie, le poète ou l'intellectuel qui ose contester la nomenklatura, est aussitôt qualifié de traître à la nation. »

Certains de ses détracteurs, me suis-je laissé dire, l'accusent de jouer les persécutés et de chercher, sous l'habit de l'exilé, à séduire le monde occidental. Peut-être, aussi, voient-ils d'un mauvais œil qu'il se

soit fait reconnaître à travers une autre langue que l'albanais, après avoir pris, qui pis est, la nationalité italienne³, fût-ce sans abjurer aucunement sa langue et nationalité d'origine. Là encore, Gëzim Hajdari a sa réponse toute prête : l'histoire de la littérature et les accomplissements majeurs de la poésie albanaise « sont le d'écrivains exilés, migrants dissidents. soit autant de prétendus ennemis ou traîtres à la nation » rétorquet-il, toujours entier et catégorique dans ses jugements à force de ressentiment et de passion, surtout quand il estime que la besa⁴ est foulée au pied : « Dès longtemps, l'Albanie fut une marâtre, une Médée, pour certains de ses enfants qu'elle a bannis loin d'elle, tout comme moi. »

³ Bientôt assortie du titre de citoyen d'honneur de la commune de Frosinone, où il réside actuellement, pour « hauts mérites littéraires ».

⁴ La foi dans la parole donnée, qui préside au vieux droit coutumier albanais.

Un « néo-Arberèche » ou l'homme des deux rives

Dans un entretien avec Anita Pinzi, sa traductrice anglaise (outre Cristina Viti et Charif Shanahan, lui-même poète, pour les États-Unis), Hajdari s'expliquait en ces termes sur le processus de sa création en général et sur sa pratique du bilinguisme en particulier : « Je tâche à faire en sorte que les deux langues convergent comme en une langue commune, tendent vers des moyens d'expression partagés. [...] Sans doute la langue italienne est-elle plus riche et plus musicale, et donc mieux faite pour le genre lyrique; la langue albanaise, inversement, me paraît plus appropriée à la forme épique et tragique [...] Elle tient du roc, elle a la majesté de la pierre, outre que son large éventail phonétique facilite l'apprentissage des autres langues. Elle prête de ses vertus à mon italien, et en reçoit, je crois, dans mon usage personnel, une part de douceur, d'harmonie et de musicalité. » Hajdari

traduisait de manière plus franche encore, dans l'une de nos correspondances, le rapport entre ses deux langues identitaires: « Ma langue poétique n'est plus ni l'albanais ni l'italien, mais les deux ensemble. [...] C'est avant tout une langue parlée ou rêvée [...], une langue du manque qui n'existe qu'en suspension, dans le territoire de l'Exil. ». Plus que d'une question touchant ses moyens d'expression, il s'agit là, au fond, de son état de poète-en-exil et poète-de-l'exil.

Les spécificités de chacune des deux langues et les contraintes de l'euphonie n'en imposent pas moins, reconnaît le poète (lui-même traducteur, au demeurant), certains accommodements d'une version à l'autre, ce qui ne va pas sans des écarts de détail, mais rien, précise-t-il, qui affecte « l'essence, l'esprit de mon discours poétique » ; et il ajoute : « Quand j'écris en albanais, l'italien monte la garde, et réciproquement⁵. »

⁵ Quelque peu différent, en ce sens, est le bilinguisme de Nikos Katsalidas, issu de la

Hors ce qu'elle a de tout à fait personnel, l'aventure de Hajdari réédite celle, en un sens, de ses compatriotes qui, fuyant l'invasion ottomane, au quinzième siècle, passèrent la mer ionienne (car ils arrivaient, surtout, de la Morée), pour fonder les colonies « arberèches » du Mezzogiorno et de la Sicile, devenues avec

minorité grecque d'Albanie et adepte d'une alternance entre ses deux langues d'expression plutôt que d'une « co-écriture », à l'instar de Hajdari. De là le parti que j'ai pris d'accompagner la version française des deux textes d'origine, tels qu'ils coexistent dans l'édition redonnée en Italie (Besa, Lecce, 2011, postface d'Armando Gnisci), après celle que la maison Dritëro Agolli osa seule procurer à Tirana même, en 1999. C'est aussi que les deux versions originales ont présidé conjointement à mes choix, en quoi je réponds, mutatis mutandis, au vœu de Vassilis Alexakis, lui-même auteur de la version grecque de ses propres livres : « Je n'ai pas [...] de préférence pour l'une ou l'autre version : je n'en recommande aucune aux traducteurs [...] Je souhaite secrètement qu'ils connaissent à la fois le grec et le français, mais c'est rarement le cas. » (La Clarinette, p. 97)

le temps des foyers de culture italoalbanaise.

Considéré sous un angle historique encore plus lointain, le destin du poète s'inscrit comme un nouvel épisode, ne fûtil que symbolique, dans la longue histoire qui unit les deux bords de l'Adriatique, et dont ressortent ces trois grandes phases : les visées de Rome sur l'antique Illyrie, puis de la République de Venise puis de l'Italie fasciste. Bien que d'intention colonialiste, ces pénétrations n'allèrent pas sans de fructueux apports ni quelques réciprocités. Et peu de temps avant l'arrivée de notre poète sur le sol italien, la prise des ambassades occidentales, à Tirana, avait rouvert cette portion de la voie Egnatia à toute une armada de « boat-people » et autres radeaux de la Méduse⁶, près de cinq

⁶ Notons ici que la télévision italienne avait dès longtemps préparé cet exode en inondant l'autre bord des (trop) belles images de l'Occident, alors que la Dictature, (trop) sûre des pouvoirs de la propagande et du bourrage de

siècles après l'afflux des futurs « Arberèches », évoqués ci-dessus.

Particularité décisive, toutefois, dans le cheminement de Gëzim Hajdari, il s'est transporté non pas tant d'un pays dans un autre mais d'une langue vers une autre... sans quitter la première. C'est dire que si même sa migration a pour cause imdes menaces de médiate mort. n'affecte, foncièrement, que le poète : « Et qu'est-ce que la poésie, enchaîne-t-il, sinon l'art de vivre une expérience de l'ordre de la langue. J'ai concouru, pour chacun des prix que j'ai reçus, sur un pied d'égalité avec les poètes italiens. Mais poète albanais je demeure, mes livres paraissant tous en édition bilingue. »

En raison des mœurs du pays d'accueil, avec ses coteries et ses chapelles, mais aussi et surtout de sa haute et riche tradition poétique, s'y faire une place dans le monde littéraire ne s'annonçait pas et ne s'avéra pas chose facile : comment s'im-

crâne, avait cru faire de ce média l'un des leviers de sa pérennité.

poser, en effet, en tant que poète-métèque, si l'on peut dire, fraîchement débarqué dans la patrie des Virgile, Dante, Pétrarque, Le Tasse, l'Arioste, Montale et autres coryphées de la péninsule. Cette richesse héréditaire n'est pas sans dommage, toutefois, pour l'Italie elle-même, estime Hajdari: « Elle vit en autarcie, se nourrit de son seul passé, quelque peu fermée à tout esprit cosmopolite, comme prisonnière de son corps. Au vrai, tout cela ne me dérange guère, moi dont l'existence météorique demeure ouverte à de nouveaux exils. Et me revient même le privilège d'apporter une touche balkanique dans le paysage poétique italien actuel, outre mon action en faveur de certains poètes du tiers et du quart monde que je traduis à partir de l'anglais. Cela dit, je ne saurais en aucune façon oublier ni taire ce que je dois à l'Italie : mon œuvre a pris naissance en Albanie, mais je l'ai pétrie en Italie, et c'est de là qu'elle a commencé à voyager. »

Le corps comme métaphore

Parce que méditative et interrogative, parce que marquée par la tradition épique et tragique du cycle des « kreshniks » (preux des légendes de l'Albanie du Nord), parce que soutenue comme d'un élan mystique qui prend source dans la sagesse islamo-chrétienne des *Bektashis* et dans l'esprit de la besa, tel que l'illustre, de la manière la plus éclatante et la plus dramatique, la ballade de Constantin (cet homme que la force de la parole donnée fit lever de sa tombe pour s'acquitter d'une promesse non tenue et dormir en paix le restant de son dernier sommeil), parce qu'empreinte, enfin, d'un lyrisme aussi âpre et ardent que solennel et scandé, cette sorte d'autobiographie existentielle que déroule le recueil Trup i pranishëm / Corpo presente, s'offre comme l'épopée d'une quête intérieure⁷.

⁷ Chacun des chants restant susceptible d'une lecture autonome, j'ai pris le parti de les placer, dans le texte français, sous un titre

Figure d'un isolement, d'une réduction à soi-même, ce corps apparaît dès lors comme l'image d'un être réel, forgé par tout un passé, mais aussi en devenir, appelé à se redéfinir. peut-être, autant conforter en lui-même, comme au fil d'un voyage initiatique. Isolement, dis-je, car l'exil biographique devient métaphore d'une aspiration profonde, vitale, d'une fuite hors d'un monde en faillite, vide d'âme, où les valeurs de l'esprit sont à retrouver ou réinventer. Le poète entame là une sorte de cheminement mystique vers lui-même, en passant par les autres et par les richesses d'un passé lointain, antérieur aux dévoiements et défigurations dictatoriales de l'époque socialiste, et qu'il entend préserver de l'oubli. Ainsi sa rhapsodie sonne-t-elle un peu comme un testament, et ne commence-t-il pas, en effet, par annoncer qu'il ne lègue aux

virtuel, puisque réduit à l'incipit, ce qui ne fait que refléter ce statut d'autonomie, mais maintient, visuellement, l'usage qui prévaut chez nous en poésie.

nouvelles générations que sa parole d'ascète, en lieu et place de tout bien matériel.

Elle n'est pas non plus sans ramener à l'esprit, par ses premiers mots, quelques noms d'illustre mémoire et certaines œuvres civilisatrices, façon d'évoquer et saluer les grands modèles de son idéal esthétique et moral, non de sous-entendre une vaine prétention à les égaler. Et si référence à la fois claire et discrète il y a aux figures d'Homère et Virgile, mais aussi Le Tasse, Milton et Whitman, ce n'est pas, non plus, pour nous aviser d'un multiple jeu intertextuel, mais pour signifier, sans plus, l'intention épique de sa propre entreprise⁸.

⁸ S'agissant, en particulier, du dernier nommé, je me range à l'avis d'Andrea Gazzoni, si du moins j'ai bien lu cet éminent exégète de l'œuvre de Hajdari : voir son étude intitulée L'intentio epica dell'esilio, dans le recueil Poesia dell'esilio. Saggi su Gëzim Hajdari, (Cosmo Iannore Editore, Isernia, 2010), établi par ses soins et dont il a signé également l'introduction (Cantare nel sisma dell'esilio). L'adhésion au

D'une odyssée à l'exil assumé

Voilà donc notre poète embarqué dans une errance sans retour ni autre recours que lui-même, que l'idée qu'il se fait de son nom. Il a fini par dépasser, confiait-il à Anita Pinzi, la phase nostalgique et sentimentale de l'exil, le mal des séparations, s'est « libéré du complexe d'Ulysse ». Après le choc du déracinement, les désillusions et le désarroi, le sort s'inverse : la perte du pays natal le cède à l'attrait de la rencontre et des mystères du monde, des épreuves mêmes qui jalonnent le parcours : « l'on veut à toute force m'attribuer une patrie / quand je médite

monde, telle qu'elle s'exprime dans le fameux *Song of myself*, s'affirme en un mouvement d'emblée triomphal, tandis que l'on part, chez Hajdari, d'une situation de rupture, d'une réduction à soi-même, mais étant entendu que l'exilé demeure porteur, comme Énée, des pénates ancestrales.

l'aube / qui me porte à demain », proclamet-il dans la pièce *me requièrent les cités marines*. Il va « sous le signe d'Ithaque » : le but du voyage s'avère être, désormais, le voyage, Ithaque elle-même s'est faite « île nomade ».

Ainsi prend corps, dans les péripéties de son existence, comme dans l'œuvre poétique qu'elle inspire, cette idée — qui affleure au dernier vers de l'Ithaque de Cavafis — des Ithaques successives, escales et jalons, et ainsi rejoint-il aussi l'Odyssée selon Nikos Kazantzaki, lequel imaginait un Ulysse bientôt saisi par l'ennui d'un épilogue décevant, et tenté de repartir. N'est-ce pas là, du reste, notre nature et condition foncières, me faisait observer le poète : « Nous sommes tous des migrateurs, des étrangers de passage dans la mer de ce monde, où flotte notre navire. Aussi le devoir nous incombe-t-il d'adhérer à cette vocation, de la traduire en actes. »

Comme je m'étonnais, néanmoins, des affres et tourments qui marquent les premiers chants du recueil, et plus encore des incertitudes qui semblent peser sur l'issue de son entreprise, je reçus cette réponse : « Mon désespoir est force, courage, abnégation, et non pas pessimisme. Aussi me vois-je aujourd'hui plus riche que jamais, en moi-même et dans mon œuvre. Et engagé dans un échange d'autant plus fructueux avec le monde. » Certains critiques se sont demandés, du reste, si Hajdari n'était pas un exilé en puissance avant même qu'il se soit vu contraint de quitter l'Albanie. Il se dit luimême « exilé dans l'exil », lancé plus volontiers sur les pas d'Abraham que dans le sillage d'Ulysse. « Le vrai poète bouscule les hiérarchies, fuit l'industrie culturelle, c'est un hérétique, toujours en rupture de ban, face au Pouvoir en place. Dans la mystique arabe, Dieu ne communique avec les hommes que l'entremise des exilés et des itinérants », affirme-t-il encore.

Si donc il proclame, à l'heure du départ, « nul bien je ne laisserai derrière », c'est qu'en « poète moine, poète soufi, poète prophète », il a pour bagage sa seule personne, son être même dans ce qu'il a d'objectif et d'irréductible, ce « corps » issu de sa lignée et de l'histoire de tout un peuple. Et par là-même, son exil devient exemplaire, celui de tous ceux qui se sentent devenus étrangers dans le monde où ils vivent, voire qui ne se reconnaissent plus eux-mêmes et se sentent le besoin et le devoir de rentrer en eux-mêmes, de se ressourcer.

Une poésie incarnée

Héritière, disais-je, de l'épopée orale de l'Albanie du Nord, sa poésie apparaît également indissociable d'un milieu originel. Un large pan de son lexique vise à établir comme un espace naturel où s'esquisse le souvenir de sa province natale, la Darsia. « Toutes les épopées antiques, déclare-t-il, se rattachent à un cadre foncier dont les éléments primordiaux — la pierre, le sable, l'eau, la glace, etc. — donnent corps

à ma propre poésie, en accusent la charge émotive et le sens mystique. [...] Mes mots mêmes sont faits d'une pierre extraite des cavernes, des grottes de l'enfance du monde. Polis et repolis, ils conservent l'âpreté, l'arête coupante des pierres brutes. »

Sa parole se veut en prise, par extension, sur le terrain ordinaire et quotidien de l'existence humaine. « Je bois le vin de la vie » professe-t-il, paraphrasant Horace. Il n'a que des mots durs pour « ces poétereaux, plus poéticiens que poètes », qui se confinent dans une « écriture minimaliste et autoréférentielle, toute tirée des livres, non de la vie d'ici-bas et de l'expérience personnelle. »

Aussi éthique et poésie sont-elles, pour lui, indissociables. Il se reconnaît, en ce sens, une responsabilité envers son pays, et quand bien même on y entrave la diffusion de ses livres, il se fait un devoir, tant par ses traductions que par ses créations, d'œuvrer au maintien de son héritage spirituel. Il a traduit en italien et publié, notamment,

une exhaustive recension des chants du nizam (l'exil des recrues albanaises de l'armée ottomane). Et dans cette volonté, notée plus haut, de prémunir sa patrie contre l'amnésie, face à son passé récent, il a lancé trois brûlots : Genocidi i poezisë shqipe / Epicedio albanese, litanie commémorative de tous les poètes frappés par la Dictature, Rroftë kënga e gjelit në fshatin komunist / Evviva il canto del gallo nel villaggio comunista, où il a récapitulé la liste ahurissante des slogans dont le régime de Hodia ne cessa de battre les oreilles et les yeux du peuple albanais, et *Poema e mërqimit / Poema dell'esilio*, enfin, où il dresse le diagnostic, ou plutôt instruit le procès de l'Albanie post-dictatoriale : les survivances de la gangrène communiste, le carriérisme politique, le délire nationaliste, les dérives mafieuses, les impostures, les abus de pouvoir.

Le recours quasi constant à l'allusion et au symbole, dans sa façon d'élever le plan autobiographique de son inspiration au plan existentiel et universel, n'enfante certes pas une poésie d'un accès toujours immédiat, et face à mes questionnements, le poète n'a pu que se réclamer, à un certain stade, de la part d'indicible ou de secret propre à toute création. Au lecteur, inversement, de ne pas s'arrêter à des investigations trop myopes ou formelles, au risque d'attenter à ce qui confère à cette écriture son pouvoir magnétique. Et de fait, comment attendre d'un poète qu'il redise, en quelques mots prosaïques, ce qu'il a cherché à atteindre, le tout premier – ou n'a su dire – qu'au fil d'un long poème ? Le propos de cette présentation n'était pas tant, du reste, de se substituer au texte en livrant par avance un jeu de clés complet, que d'enchaîner sur mon travail de traduction et la relation humaine dont il fut le creuset.

Aussi n'ajouterai-je que la réponse que fit Gëzim Hajdari à ma consœur Anita Pinzi, quant à la question d'un retour éventuel en Albanie, sujet anecdotique en apparence mais d'une résonance profonde, sans doute, dans la conscience du poète : « C'est à l'Albanie de revenir à moi. Je suis d'ores et déjà au cœur de l'Albanie. Je suis l'Albanie même, son poète. J'ai ma langue et mon corps comme patrie. Et reste en instance de départ. Rentrer, ce serait aller au-devant de la mort. »